

Proust et Pierrefonds

Jacques DEMARCQ

Proust n'est jamais allé à Pierrefonds. Ou du moins, pour les besoins de la fiction, se met-il dans la peau de son personnage qui éprouve un désir de s'y rendre qu'il ne réalise pas, et n'a donc de Pierrefonds que l'idée qu'on peut s'en faire depuis Paris.

Pourtant, dans cette optique même, l'écrivain commet quelques petites erreurs, et c'est toujours le plaisir de l'historien local (dans la peau duquel je vais m'imaginer un court instant) que de les rectifier immédiatement et d'en remonter ainsi, définitivement ! Au grand homme, au génial "confrère" dont s'honore notre belle culture !! Tout le rêve, tout le désir de Swann se nourrit de la lecture de l'indicateur des chemins de fer, "*le plus enivrant des romans d'amour*". Or, Proust semble n'avoir pas consulté, ou réussi à se procurer, celui qui donnait les horaires de Pierrefonds. Avant 1900, époque de la grande vogue de "Pierrefonds-les-Bains", il n'y avait pas de train qui partait à 8 heures de Paris pour y arriver à 10 heures. D'abord, il fallait changer, soit à Compiègne, soit à Villers-Cotterêts, et prendre le tortillard qui, reliant ces deux villes, desservait au passage la commune qui, à l'intérêt pédagogique de son château-fort flambant neuf, ajoutait alors l'attrait de ses sources ferrugineuses. En partant de Paris avant 7 heures, le tortillard vous attendait à 9 heures à Compiègne et vous rendait à destination une demi-heure plus tard après avoir parcouru 16 kilomètres en forêt. Ou bien, il fallait quitter Paris avant 5 heures du matin pour arriver à Pierrefonds vers 7 heures 30 après avoir changé à Villers-Cotterêts. Dans tous les cas, on devait donc compter deux heures et demie de trajet et partir bien avant 8 heures de Paris.

Mais Proust n'invente pas que les horaires, il mélange aussi complètement les dates. Il suffit, pour s'apercevoir que le bonhomme

avait perdu toute notion du temps et donc quelques raisons d'entreprendre des recherches, d'ajouter à la casquette de guide de l'historien local les grosses lunettes de myope du biographe littéraire, lequel se sent d'autant plus obligé d'intervenir que *La Recherche du Temps perdu*, après tout, s'apparente au genre des mémoires. Mais quel roman ! Swann finira par s'écrier en lui-même : "*Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre !*" Cette liaison puisque leur fille, Gilberte, a quasiment le même âge que le narrateur, devrait se situer à l'époque de la naissance de ce dernier, soit autour de 1871. Or, la ligne de Pierrefonds n'a été ouverte à la circulation qu'en janvier 1884. Proust n'a donc pu consulter l'horaire d'un train qui n'existait pas au moment où Swann aurait pu souhaiter le prendre. C.Q.F.D. ! Mais je quitte ma casquette, mes lunettes, et je vous cause littérature.

Si Proust plonge son personnage dans l'indicateur des chemins de fer, s'il en fait partir le délire raisonneur pour l'y faire revenir lorsqu'il s'est résigné à attendre Odette, c'est que lui-même, Proust, a beaucoup rêvé sur ces listes de noms et de chiffres, à ses yeux nullement austères. S'exprimant cette fois à la première personne, il rapporte l'une de ces rêveries au début de *Noms de Pays*, partie qui suit immédiatement *Un Amour de Swann*, et se montre alors aussi précis quant aux horaires que sa phrase est une, magnifique, irrésistible, vous emportant dans le courant du désir qu'elle exprime :

"J'aurais voulu prendre dès le lendemain le beau train généreux d'une heure vingt deux dont je ne pouvais jamais sans que mon coeur palpitât lire, dans les réclames des Compagnies de chemin de fer, dans les annonces de voyages circulaires, l'heure de départ : elle me semblait inciser à un point précis

Marcel Proust : Un Amour de Swann

Parfois c'était pour plusieurs jours qu'elle s'absentait, les Verdurin l'emmenaient voir les tombeaux de Dreux, ou à Compiègne admirer, sur le conseil du peintre, des couchers de soleil en forêt, et on poussait jusqu'au château de Pierrefonds.

— Penser qu'elle pourrait visiter de vrais monuments avec moi qui ai étudié l'architecture pendant dix ans et qui suis tout le temps supplié de mener à Beauvais ou à Saint-Loup-de-Naud des gens de la plus haute valeur et ne le ferais que pour elle, et qu'à la place elle va avec les dernières des brutes s'extasier successivement devant les déjections de Louis-Philippe et devant celles de Viollet-le-Duc! Il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être artiste pour cela et que, même sans flair particulièrement fin, on ne choisit pas d'aller villégiaturer dans des latrines pour être plus à portée de respirer des excréments.

Mais quand elle était partie pour Dreux ou pour Pierrefonds — hélas, sans lui permettre d'y aller, comme par hasard, de son côté, car « cela ferait un effet déplorable », disait-elle — il se plongeait dans le plus enivrant des romans d'amour, l'indicateur des chemins de fer, qui lui apprenait les moyens de la rejoindre, l'après-midi, le soir, ce matin même! Le moyen? presque davantage : l'autorisation. Car enfin l'indicateur et les trains eux-mêmes n'étaient pas faits pour des chiens. Si on faisait savoir au public, par voie d'imprimés, qu'à huit heures du matin partait un train qui arrivait à Pierrefonds à dix heures, c'est donc qu'aller à Pierrefonds était un acte licite, pour lequel la permission d'Odette était superflue; et c'était aussi un acte qui pouvait avoir un tout autre motif que le désir de rencontrer Odette, puisque des gens qui ne la connaissaient pas l'accomplissaient chaque jour, en assez grand nombre pour que cela valût la peine de faire chauffer des locomotives.

En somme, elle ne pouvait tout de même pas l'empêcher d'aller à Pierrefonds s'il en avait envie! Or justement, il sentait qu'il en avait envie et que, s'il n'avait pas connu Odette, certainement il y serait allé. Il y avait longtemps qu'il voulait se faire une idée plus précise des travaux de restauration de Viollet-le-Duc. Et par le temps qu'il faisait, il éprouvait l'impérieux désir d'une promenade dans la forêt de Compiègne.

Ce n'était vraiment pas de chance qu'elle lui défendît le seul endroit qui le tentait aujourd'hui. Aujourd'hui! S'il y allait, malgré son interdiction, il pourrait la voir *aujourd'hui* même! Mais alors que, si elle eût retrouvé à Pierrefonds quelque indifférent, elle lui eût dit joyeusement : « Tiens, vous ici! », et lui aurait demandé d'aller la voir à l'hôtel où elle était descendue avec les Verdurin, au contraire si elle l'y rencontrait, lui, Swann, elle serait froissée, elle se dirait qu'elle était suivie, elle l'aimerait moins, peut-être se détournerait-elle avec colère en l'apercevant. « Alors, je n'ai plus le droit de voyager! » lui dirait-elle au retour, tandis qu'en somme c'était lui qui n'avait plus le droit de voyager!

Il avait eu un moment l'idée, pour pouvoir aller à Compiègne et à Pierrefonds sans avoir l'air que ce fût pour rencontrer Odette, de s'y faire emmener par un de ses amis, le marquis de Forestelle, qui avait un château dans le voisinage. Celui-ci, à qui il avait fait part de son projet sans lui en dire le motif, ne se sentait pas de joie et s'émerveillait que Swann, pour la première fois depuis quinze ans, consentît enfin à venir voir sa propriété et, puisqu'il ne voulait pas s'y arrêter, lui avait-il dit, lui promît au moins de faire ensemble des promenades et des excursions pendant plusieurs jours. Swann s'imaginait

déjà là-bas avec M. de Forestelle. Même avant d'y voir Odette, même s'il ne réussissait pas à l'y voir, quel bonheur il aurait à mettre le pied sur cette terre où, ne sachant pas l'endroit exact, à tel moment, de sa présence, il sentirait palpiter partout la possibilité de sa brusque apparition : dans la cour du château, devenu beau pour lui parce que c'était à cause d'elle qu'il était allé le voir; dans toutes les rues de la ville, qui lui semblait romanesque; sur chaque route de la forêt, rosée par un couchant profond et tendre; — asiles innombrables et alternatifs, où venait simultanément se réfugier, dans l'incertaine ubiquité de ses espérances, son cœur heureux, vagabond et multiplié. « Surtout, dirait-il à M. de Forestelle, prenons garde de ne pas tomber sur Odette et les Verdurin; je viens d'apprendre qu'ils sont justement aujourd'hui à Pierrefonds. On a assez le temps de se voir à Paris, ce ne serait pas la peine de le quitter pour ne pas pouvoir faire un pas les uns sans les autres. » Et son ami ne comprendrait pas pourquoi une fois là-bas il changerait vingt fois de projets, inspecterait les salles à manger de tous les hôtels de Compiègne sans se décider à s'asseoir dans aucune de celles où pourtant on n'avait pas vu trace de Verdurin, ayant l'air de rechercher ce qu'il disait vouloir fuir et du reste le fuyant dès qu'il l'aurait trouvé, car s'il avait rencontré le petit groupe, il s'en serait écarté avec affectation, content d'avoir vu Odette et qu'elle l'eût vu, surtout qu'elle l'eût vu ne se souciant pas d'elle. Mais non, elle devinerait bien que c'était pour elle qu'il était là. Et quand M. de Forestelle venait le chercher pour partir, il lui disait : « Hélas! non, je ne peux pas aller aujourd'hui à Pierrefonds, Odette y est justement. » Et Swann était heureux malgré tout de sentir que, si seul de tous les mortels il n'avait pas le droit en ce jour d'aller à Pierrefonds, c'était parce qu'il était en effet pour Odette quelque'un de différent des autres, son amant, et que cette restriction apportée pour lui au droit universel de libre circulation, n'était qu'une des formes de cet esclavage, de cet amour qui lui était si cher. Décidément il valait mieux ne pas risquer de se brouiller avec elle, patienter, attendre son retour. Il passait ses journées penché sur une carte de la forêt de Compiègne comme si ç'avait été la carte du Tendre, s'entourait de photographies du château de Pierrefonds. Dès que venait le jour où il était possible qu'elle revînt, il rouvrait l'indicateur, calculait quel train elle avait dû prendre et, si elle s'était attardée, ceux qui lui restaient encore. Il ne sortait pas de peur de manquer une dépêche, ne se couchait pas pour le cas où, revenue par le dernier train, elle aurait voulu lui faire la surprise de venir le voir au milieu de la nuit. Justement il entendait sonner à la porte cochère, il lui semblait qu'on tardait à ouvrir, il voulait éveiller le concierge, se mettait à la fenêtre pour appeler Odette si c'était elle, car malgré les recommandations qu'il était descendu faire plus de dix fois lui-même, on était capable de lui dire qu'il n'était pas là. C'était un domestique qui rentrait. Il remarquait le vol incessant des voitures qui passaient, auquel il n'avait jamais fait attention autrefois. Il écoutait chacune venir au loin, s'approcher, dépasser sa porte sans s'être arrêtée et porter plus loin un message qui n'était pas pour lui. Il attendait toute la nuit, bien inutilement, car les Verdurin ayant avancé leur retour, Odette était à Paris depuis midi; elle n'avait pas eu l'idée de l'en prévenir; ne sachant que faire, elle avait été passer sa soirée seule au théâtre et il y avait longtemps qu'elle était rentrée se coucher et dormait.

de l'après-midi une savoureuse entaille, une marque mystérieuse à partir de laquelle les heures déviées conduisaient bien encore au soir, au matin du lendemain, mais qu'on verrait, au lieu de Paris, dans l'une de ces villes par où le train passe et entre lesquelles il nous permettait de choisir ; car il s'arrêtait à Bayeux, à Constances, à Vitry, à Questambert, à Pontorson, à Balbec, à Lannion, à Lamballe, à Benodet, à Pont-Aven, à Quimperlé, et s'avancait magnifiquement surchargé de noms qu'il m'offrait et entre lesquels je ne savais lequel j'aurais préféré, par impossibilité d'en sacrifier aucun."

Proust adorait les trains, y compris ce tortillard que le narrateur aime à emprunter pour rejoindre Albertine lorsqu'il séjourne à Balbec (cf. *Sodome et Gomorrhe*). Mais ce n'est pas celui de Pierrefonds, qu'il ne connaissait pas, qui l'incite à imaginer Swann rêvant de le prendre pour retrouver Odette. Il n'a même pas dû se douter quel rôle déterminant joua l'ouverture d'une liaison ferroviaire dans l'extraordinaire succès touristique que connut Pierrefonds à la fin du dix-neuvième siècle. L'histoire locale évidemment, pas plus que la chronologie, n'est l'objet de sa *Recherche*. En revanche, l'évolution des valeurs sociales et culturelles entre 1870 et 1914 constitue la toile de fond historique de l'oeuvre. Proust est notamment conscient qu'au raffinement aristocratique qui a pu précéder succède désormais une appropriation bourgeoise de l'art. Le personnage de Mme Verdurin est la caricature de cette prise de pouvoir. Non pas qu'elle ait franchement mauvais goût : elle admire Wagner, Elstir, Vinteuil ; mais elle n'y comprend rien, elle n'éprouve aucune émotion sincère devant ces oeuvres elle ne dit les apprécier que pour se maintenir à l'avant-garde de la mode. De même à Pierrefonds : c'est plutôt avant la foule, amenée par l'ouverture de la gare en 1884, qu'elle est susceptible d'y avoir entraîné le "petit noyau", le "petit clan" de ses "fidèles", dont Odette. Mais son snobisme trahit cette fois la foncière vulgarité du personnage. Swann, qui sait à quoi s'en tenir avec les Verdurin, estime quand même que c'est dépasser les bornes : aller "avec les dernières des brutes s'extasier (...) devant les déjections (...) de Viollet-le-Duc !" Ce qu'il en sait depuis Paris, les dessins ou photos qu'il a pu voir de ce pastiche moyennâgeux lui suffisent car lui, Swann, a une vraie culture, quand à l'architecture médiévale notamment : il connaît aussi bien la cathédrale de Beauvais que Proust connaît celle d'Amiens pour avoir

traduit *La Bible* qu'en a écrite Ruskin. Il ne peut donc que s'insurger en des termes qui ne laissent aucun doute sur le mot auquel il pense, pour qualifier ce château-fort : "on ne choisit pas d'aller villégiaturer dans des latrines pour être plus à portée de respirer des excréments." Son cinglant ami, M. de Charlus, n'aurait pas renié la formule.

Mais c'est avant tout d'un livre sur l'amour qu'il s'agit. Si Proust met soudain toute la culture et tout l'esprit de Swann devant la monumentale bêtise, expression d'une époque, que représente pour lui comme pour son personnage le château de Pierrefonds, c'est qu'un tel sujet va montrer jusqu'à quel degré de mauvaise foi intellectuelle, et pour tout dire d'auto-crétinisation, est susceptible d'entraîner parfois l'amour, surtout celui pour une femme "qui n'était pas mon genre"

- mais il en va toujours ainsi aux yeux du narrateur, amant lui-même d'Albertine. Obligé de penser à Pierrefonds à cause d'Odette, Swann est conscient d'effectuer alors une véritable cure d'idiotie, mais il ne peut non plus s'y soustraire. La "déjection" c'est à dire bientôt la place dans son esprit à de plus neutres "travaux de restauration de Viollet-le-Duc", avant de se métamorphoser carrément en chef-d'oeuvre lorsqu'il s'imaginentant, à propos d'Odette, "palpiter partout la possibilité de sa brusque apparition : dans la cour du château, devenu beau pour lui parce que c'était à cause d'elle qu'il était allé le voir ; dans toutes les rues de la ville, qui lui semblait romanesque ; sur chaque route de la forêt, rosée par un couchant profond et tendre." Ces couchers de soleil en kodakcolor, cette romanesque ville provinciale, et plus que tout cette admiration du moyenâgeux le plus ridicule ont en littérature un nom : Swann se laisse aller au bovarysme. Il en vient même à rester "penché sur une carte de la forêt de Compiègne comme si ç'avait été la carte du Tendre." L'ami Flaubert n'aurait pas désavoué cette ironie.

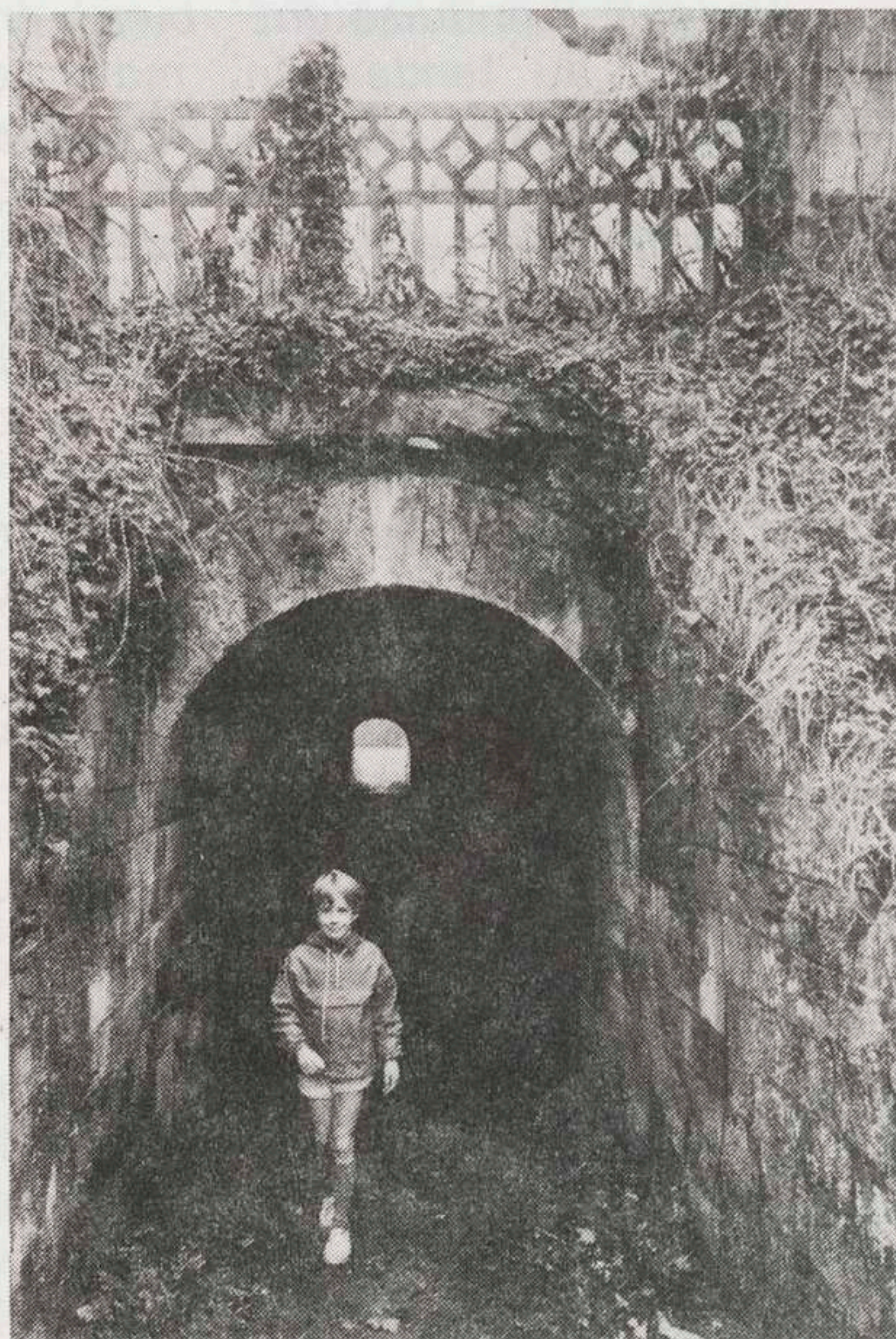
Proust s'amuse évidemment, c'est le même humour appliqué d'ordinaire aux Verdurin de toute sorte qu'il retourne ici contre Swann, ridiculisant cet autre lui-même qu'est son personnage, non sans un certain masochisme qu'il reconnaît d'ailleurs à ce dernier : "cette restriction apportée pour lui au droit universel de libre circulation n'était qu'une des formes de cet esclavage, de cet amour qui lui était si cher." Il jouit de souffrir en quelque sorte.

Mais la description psychologique n'est pas le seul but poursuivi dans ce passage. Je

suis sûr que Proust, par cette évocation de la bêtise, a voulu réparer en partie un oubli de celui dont il admirait assez le style pour avoir tenté d'en saisir la technique et le regard au moyen d'un de ses célèbres pastiches : l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* eût été le mieux qualifié pour raconter une visite des Verdurin à Pierrefonds. Proust se sentait plus à l'aise dans le personnage de Swann au travers duquel il a préféré montrer de loin ce que représentait ce château-fort hollywoodien en bordure de la forêt de Compiègne. Flaubert était mort en 1880, trop tôt pour connaître le symptomatique succès que rencontrerait Pierrefonds lorsqu'on pourrait s'y rendre par le train, en 1884.

BIBLIOGRAPHIE

PROUST, Oeuvres complètes, chez Gallimard.
DEMARCO, "A Pierrefonds de train derrière Viollet-le-Duc" et "Guide Fer des forêts de Compiègne et de Retz", in Annales Historiques Compiègnaises, n° 11 et 14.



Photos Jacques DEMARCO.